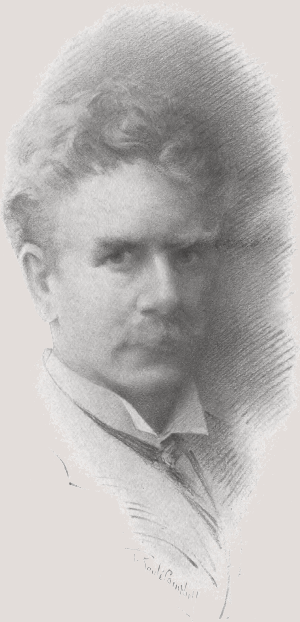
Ambrose Bierce

Disparu

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Ambrose Bierce
in 1896.

Ambrose Bierce (1842-1914).

DISPARU

EN QUELQUES MINUTES, Searing eut atteint les guetteurs. Par groupes de deux ou de quatre, les hommes se cachaient derrière de petits monticules qu'ils avaient élevés avec leurs pelles individuelles. Les canons de leurs fusils s'allongeaient entre les branches vertes dont se masquaient leurs défenses. Devant eux s'étendait la forêt, plongée dans un si solennel silence qu'il fallait un vigoureux effort d'imagination pour la peupler d'une multitude d'hommes en armes, alertes et vigilants, prêts à livrer bataille. Après s'être arrêté quelques instants dans un de ces trous de tirailleurs afin d'informer les occupants de ses intentions. Searing s'avança prudemment, en rampant sur les mains et sur les genoux, il disparut bientôt dans un fourré.

— Il ne reviendra pas, dit un des guetteurs. Je voudrais bien avoir son fusil. Les types d'en face ne manqueront pas de s'en servir pour faire du grabuge chez nous.

Searing continuait de ramper, utilisant tous les accidents du terrain ainsi que la végétation pour mieux se défiler. Ses yeux sondaient tous les buissons, ses oreilles enregistraient le moindre bruit. Il retenait son souffle, et le craquement d'une brindille sous ses genoux suffisait pour arrêter sa reptation et le clouer sur place. Travail lent, mais nullement fastidieux le danger lui prêtait un intérêt palpitant. Pourtant cet homme ne donnait aucun signe visible de sa tension nerveuse. Son pouls battait avec régularité ; il dominait aussi complètement ses nerfs que s'il ne s'était agi que de prendre un lapin au piège.

Voici bien longtemps que je rampe, il me semble, pensa-t-il, mais je n'ai pas dû avancer beaucoup, car je suis encore vivant. Cette manière de calculer les distances le fit sourire. Il continua d'avancer. Tout à coup, il s'aplatit sur le sol et demeura immobile. Des minutes passèrent. Entre deux buissons, il venait d'apercevoir un petit monticule de glaise jaune, un des trous d'abri de l'ennemi. Enfin il souleva lentement la tête, puis le buste, en s'appuyant sur ses mains écartées, sans perdre de vue le monticule. L'instant d'après il était debout et le fusil au poing, il avançait à grands pas sans essayer de se cacher. Son interprétation des signes qu'il avait pu discerner était correcte : l'ennemi avait décampé.

Pour s'en assurer sans qu'il pût lui rester l'ombre d'un doute avant de revenir annoncer à ses chefs une aussi importante nouvelle, Searing poussa en avant à travers la ligne de trous abandonnés. Courant d'un arbre à l'autre dans les parties clairsemées de la forêt, l'œil aux aguets, se gardant des traînards dont la rencontre restait possible, il atteignit le bord d'une plantation, une de ces fermes mélancoliques et abandonnées des dernières années de la guerre, envahie par les ronces, enlaidie par ses clôtures éventrées, endeuillée par ses bâtiments vides percés de trous noirs où jadis il y avait eu des portes et des fenêtres. Après avoir soigneusement examiné les lieux sous le couvert d'une sapinière, Searing traversa au pas de course un champ et un verger et atteignit un petit édifice qui se dressait à l'écart des autres bâtiments de la ferme, sur une légère hauteur. Dans sa pensée, cette construction devait lui fournir un excellent observatoire, d'où il pourrait dominer une grande partie du pays dans la direction qu'il supposait que l'ennemi avait prise dans sa retraite. Cette construction, qui, à l'origine, avait consisté en une seule chambre élevée sur quatre poteaux d'environ dix pieds de haut, ne comportait plus qu'un toit, le plancher s'était écroulé, entraînant les parois de la pièce ; les solives et les planches s'entassaient en désordre sur le sol ; plusieurs d'entre elles reposaient à terre par un bout, l'autre n'ayant pas été complètement arraché de la charpente. Les pilotis ne se dressaient plus verticalement. On eût dit qu'une chiquenaude aurait suffi pour abattre ce qui subsistait encore de l'édifice. Se faufilant dans les débris, Searing jeta les yeux sur le terrain qui s'étendait à découvert entre son observatoire et un des contreforts du mont Kennesaw, à un demi-mille de distance. Une route rejoignait ce contrefort et le franchissait. Elle était couverte de troupes, l'arrière-garde de l'ennemi en retraite. Les canons de fusils étincelaient au soleil du matin.

Searing savait maintenant tout ce qu'il pouvait espérer apprendre. Son devoir exigeait qu'il regagnât son corps avec toute la rapidité possible pour rendre compte. Mais la grise colonne des confédérés gravissant la route montagnarde lui offrait une tentation irrésistible. Son fusil – un Springfield ordinaire, mais muni d'un viseur perfectionné et d'une double détente – pouvait avec la plus grande facilité envoyer sa charge de plomb dans les rangs serrés de l'ennemi. La durée et le résultat de la guerre n'en seraient probablement pas modifiés pour si peu, mais un bon soldat n'est, à tout prendre qu'une machine à tuer. Searing arma son fusil et prépara la détente.

* * *

IL ÉTAIT ÉCRIT depuis le commencement des temps que le soldat Searing ne massacrerait personne, ce beau matin d'été, pas plus qu'il n'annoncerait la retraite des confédérés. Pendant d'innombrables siècles les événements s'étaient ajustés l'un dans l'autre en cette merveilleuse mosaïque que nous appelons histoire, tout en n'en découvrant que de rares morceaux, d'une telle manière que l'acte que cet homme méditait d'accomplir aurait détruit l'harmonie générale de la composition.

Quelque vingt-cinq ans auparavant, l'artiste chargé d'exécuter la mosaïque sur le plan établi à l'avance, avait paré à cette éventualité en faisant naître dans un petit village, au pied des Carpathes, un certain enfant du sexe masculin. Il l'avait fait grandir avec sollicitude, avait surveillé son éducation, orienté ses goûts vers la carrière militaire et, en temps opportun, il en avait fait un officier d'artillerie.

Grâce au concours d'un nombre infini de circonstances favorables et leur prépondérance sur un nombre infini d'influences contraires, cet officier d'artillerie s'était trouvé poussé à commettre un manquement à la discipline et à s'enfuir de son pays pour éviter le châtiment de sa faute. Il avait été dirigé sur la Nouvelle-Orléans (et non sur New-York).

Un racoleur l'attendait sur le quai. Incorporé dans l'armée sudiste, sa promotion au grade d'officier ne s'était pas fait attendre. Les événements subséquents avaient été ordonné de telle façon qu'il commandait une batterie confédérée à deux milles environ de l'endroit où Jérôme Searing, l'éclaireur fédéral, s'occupait en ce moment même à armer son fusil. Rien n'avait été négligé à chaque instant de la vie de ces deux hommes, comme à chaque instant de la vie de tous leurs contemporains et de tous leurs ancêtres, voire de la vie des contemporains de leurs ancêtres, l'acte essentiel destiné à amener le résultat nécessaire s'était accompli. L'omission du moindre détail de toute cette vaste conspiration aurait pu permettre au soldat Searing de faire feu ce matin-là sur les confédérés en retraite. Au contraire, il arriva ceci un certain capitaine de l'artillerie confédérée, n'ayant rien de mieux à faire pendant qu'il attendait son tour de partir, s'amusa à pointer une de ses pièces obliquement vers la droite sur des objets quelconques qu'il avait pris pour des officiers fédéraux en observation sur le sommet d'une colline. Il commanda le feu. Le coup, dirigé trop haut manqua son but.

Comme Jérôme Searing armait son fusil, calculant, les yeux fixés sur les confédérés, la place où il devait envoyer sa balle avec les meilleures probabilités de faire une veuve ou un orphelin, ou de priver une mère de son enfant, peut-être même d'obtenir tous ces résultats à la fois, car, bien qu'il eût à plusieurs reprises refusé de monter en grade, le soldat Searing ne manquait pas d'une certaine espèce d'ambition ; comme Jérôme Searing, dis-je, armait son fusil, il entendit dans l'air un bruit tumultueux, comparable à celui que feraient les ailes d'un grand oiseau s'abattant sur sa proie. Avec une rapidité qui ne lui permit pas d'en saisir la gradation, le bruit devint un rauque et terrifiant rugissement et le projectile sauta sur lui hors du ciel. Avec un bruit assourdissant, il fracassa un des pilotis qui soutenaient les planches entassées au-dessus de sa tête, et le branlant édifice s'écroula dans un nuage de poussière.

LE LIEUTENANT Adrien Searing, commandant le piquet de garde sur la partie du front que son frère Jérôme venait de traverser en se dirigeant vers la forêt, était assis, l'oreille tendue, derrière son parapet, en retrait de la ligne. Aucun bruit, même le plus faible, ne lui échappait : le cri d'un oiseau, l'aboiement d'un écureuil, le sifflement du vent dans les sapins, ses sens en éveil percevaient tout cela. Soudain à quelque distance devant son poste, il entendit un grondement confus, comme celui que ferait un édifice en s'écroulant. Machinalement le lieutenant tira sa montre : 6 H 18. Au même instant, un officier venant de l'arrière s'approche de lui et, le saluant :
— Lieutenant, lui dit-il, le colonel vous prescrit de vous porter en avant avec vos hommes et d'engager l'ennemi si vous le rencontrez. Autrement, continuez de pousser en avant jusqu'à avis contraire. On a des raisons de croire que l'ennemi a battu en retraite.

Le lieutenant répondit par un signe de tête ; l'autre officier se retira. Un moment après, les hommes appelés à voix basse par leurs sous-officiers étaient sortis de leurs trous et s'avançaient en ordre dispersé les dents serrés, le cœur battant.

Quand Jérôme Searing reprit connaissance, il ne se rendit pas compte tout d'abord de ce qui s'était passé. À vrai dire, il resta quelque temps sans ouvrir les yeux. Un moment il s'imagina qu'il était mort, qu'on l'avait enterré. Il chercha à se rappeler quelque détail des funérailles. Il crut que sa femme, agenouillée sur sa tombe, aggravait de son poids celui de la terre qui pesait sur sa poitrine. Les deux poids combinés avaient défoncé le cercueil. Si les enfants ne réussissent pas à la persuader de rentrer à la maison, il ne pourra bientôt plus respirer. Il se sent lésé, comme d'une injustice. « Je ne puis lui parler, pense-t-il, les morts ne parlent pas. Si j'ouvre les yeux, ils s'empliront de terre. »

Il les ouvre pourtant. Un grand ciel bleu s'incurve frangé de cimes d'arbres. Au premier plan, masquant quelques-uns de ces arbres, un haut monticule jaunâtre, au contour anguleux, sur lequel s'entre-croisent des lignes droites, dans un désordre compliqué, le tout à une distance qui paraît infinie, une distance si inconcevable qu'à la sonder il ressent un vertige. Il referme les yeux. Mais ce n'est que pour prendre conscience d'une lumière insoutenable. Dans les oreilles, il a un bourdonnement semblable au tonnerre grave et rythmé d'une mer lointaine se brisant sur la plage en vagues successives. Sur la basse de ce bourdonnement, comme s'ils en formaient partie, ou plutôt comme s'ils venaient de plus loin encore et s'y mêlant ainsi qu'un chant à son accompagnement, lui parviennent, nettement articulés, ces mots : « Jérôme Searing, tu es pris comme un rat au piège, comme un rat au piège, au piège, au piège. »

D'un seul coup tombent un grand silence, des ténèbres d'encre, une paix infinie, et Jérôme Searing, parfaitement conscient de sa situation, se souvenant de tout et sans en ressentir la moindre alarme, rouvre les yeux pour examiner le piège, noter la force de l'adversaire et dresser son plan de défense.

⁂

LL EST COUCHÉ, le dos étayé par une poutre solide. Une autre repose en travers de sa poitrine, mais il a pu s'en écarter suffisamment pour qu'elle ne l'oppresse plus de son poids, bien quelle demeure inébranlable. Une traverse s'y rattache à angle droit : elle s'est coincée dans un tas de planches et immobilise son bras gauche. Les jambes, légèrement écartées et allongées sur le sol, disparaissent jusqu'aux genoux sous une masse de débris qui s'élève au-dessus de son étroit horizon. Sa tête est prise comme dans un étau : il peut remuer les yeux, le menton, pas davantage. Seul, son bras droit est libre, mais en partie seulement. « C'est toi qui me tireras d'affaire », lui dit-il. Mais impossible de le retirer de dessous le pesant madrier qui barre sa poitrine ni de le plier au coude de plus de six pouces.

Searing n'a aucune blessure sérieuse ; il ne ressent aucune douleur. Un coup sec asséné sur son crâne par un éclat de bois et le choc inattendu qu'a éprouvé son système nerveux, l'avaient simplement étourdi. La durée de son évanouissement et les étranges imaginations qui l'ont suivi, n'ont pas dû excéder quelques secondes, car la poussière soulevée par l'écroulement ne s'est pas encore tout à fait dissipée quand il entreprend un examen raisonné de la situation.

De sa main droite, libre en partie, il s'efforce de saisir la poutre qui se couche en travers de sa poitrine, sans toutefois la toucher. Impossible. Impossible également de déprimer l'épaule pour avancer le coude au-delà de l'arête de la solive, du côté de ses genoux ; il ne peut donc lever ni l'avant-bras ni la main pour empoigner la solive. La traverse qui forme avec celle-ci un angle rentrant l'empêche de manœuvrer dans cette direction, et entre cette traverse et son corps l’espace n’est pas aussi large de moitié que la longueur de son avant-bras. Il est clair qu’il ne peut glisser la main sous la solive ni sur elle ; de fait, il ne peut même pas la toucher. S’étant bien convaincu de cette impossibilité, il renonce à l’entreprise et envisage la possibilité d’atteindre les débris amoncelés sur ses jambes.

En examinant l’amas de décombres, son attention se trouve arrêtée par quelque chose qui ressemble à un anneau de métal brillant, placé exactement devant ses yeux. Cet anneau lui semble d’abord entourer une substance parfaitement noire ; son diamètre est un peu supérieur à un demi-pouce. Tout d’un coup, il comprend que la substance noire n’est qu’une ombre et que l’anneau n’est autre chose que la gueule de son fusil sortant du tas de débris. Il ne tarde guère à se satisfaire de la justesse de son observation, si tant est qu’il en puisse éprouver de la satisfaction. En fermant alternativement les yeux, il peut voir une partie du canon, jusqu’au point où il s’enfonce dans les gravats. Il en voit chaque côté, avec l’œil correspondant, dans le même angle que forme le côté opposé, vu de son autre œil. Quand il la regarde avec son œil droit, l’arme semble dirigée vers le côté gauche de sa tête et vice versa. Searing ne peut voir la partie supérieure du canon, mais il aperçoit le dessous de la monture en bois. De fait le fusil vise exactement le centre de son front.

Quand il s’est bien rendu compte de cette extraordinaire circonstance, il se rappelle qu’au moment même où s’est produite la catastrophe dont il éprouve à présent les résultats, il venait d’armer le fusil et d’en préparer la double détente de manière que la pression la plus légère devait suffire à faire partir le coup. Le soldat Searing en éprouve un certain malaise. Mais cette sensation est aussi éloignée que possible de la peur. L'homme est brave : il a l'habitude de voir toutes sortes de bouches à feu sous cet angle spécial. Et il se souvient, non sans en ressentir un certain amusement, d'un incident de l'attaque de Missionary Ridge. Montant vers une des embrasures de l'ennemi d'où il avait vu un canon vomir plusieurs volées de mitraille sur les assaillants, il crut un instant que la pièce avait été retirée, car il ne voyait plus dans l'ouverture qu'un cercle de bronze. Ce qu'était ce cercle, il le comprit juste à temps pour bondir de côté au moment même où il crachait un autre boisseau de biscaïens sur la pente fourmillante de troupes. Faire face à des armes à feu, c'est là un des incidents les plus communs dans la vie d'un soldat, voir des armes à feu derrière lesquelles luisent des yeux malévoles. C'est à quoi, somme toute, servent les soldats. Et pourtant le soldat Searing ne trouve pas la situation tout à fait de son goût et détourne la vue.

Après avoir tâtonné de sa main droite pendant quelque temps et sans but précis, il fait un effort inefficace pour libérer sa gauche. Puis il cherche à dégager sa tête, dont la fixité l'irrite d'autant plus qu'il en ignore la cause. Puis il s'efforce de délivrer ses pieds, mais, au moment où il tend dans ce but les muscles de ses jambes, il lui vient à l'esprit qu'en ébranlant, les décombres qui les tiennent captives, ils pourrait bien décharger le fusil. Comment celui-ci a pu résister à tout ce qui lui est arrivé, il ne le peut comprendre, bien que sa mémoire lui fournisse plusieurs exemples à l'appui. Un en particulier : dans un moment de distraction, n'a-t-il pas une fois empoigné son mousquet comme une massue pour en fracasser le crâne d'un autre gentleman, ne s'apercevant que plus tard que l'arme était chargée, amorcée et que le chien en était levé, particularité qui, si son adversaire en avait eu vent, l'aurait certainement encouragé à présenter une plus longue résistance. Searing n'avait jamais manqué de sourire chaque fois qu'il se rappelait cette maladresse de bleu mais, cette fois, il ne sourit point. De nouveau il tourne les yeux vers la gueule du fusil et un instant il s'imagine qu'elle a bougé : elle semble s'être rapprochée de lui.

Une fois encore il détourne la vue. Les cimes des arbres, au delà des limites de la plantation, l'intéressent : leur légèreté le frappe, il ne l'avait pas remarquée auparavant ; on dirait des panaches de plumes et le ciel, comme il est bleu, d'un bleu très foncé, même entre les branches dont le vert pâlit un peu l'azur. Au-dessus de sa tête le ciel est presque noir. « Il fera rudement chaud ici tout à l'heure, pense-t-il. Je me demande dans quel sens je suis orienté. »

À en juger par la direction des ombres qu'il peut voir, il conclut que son visage est tourné vers le nord. Au moins, il n'aura pas le soleil dans les yeux et puis le nord, ma foi, c'est la direction de la maison où l'attendent sa femme et ses enfants…

— Bah ! s'écria-t-il à voix haute. Qu'ont-ils à voir en cette affaire ?

Il abaisse ses paupières.

— Puisque je ne puis m'échapper, autant dormir. Les rebelles sont partis ; quelques-uns de mes camarades ne manqueront pas de venir fourrager par ici. Ils me découvriront bien.

* * *

Mais il ne peut réussir à s'endormir. Par degrés il se rend compte qu'il ressent une douleur au front, une douleur sourde, au premier abord à peine perceptible, mais qui devient de plus en plus gênante. Il ouvre encore une fois les yeux : la douleur est partie. Il les referme : la revoici. « Au diable ! » fait-il et il fixe de nouveau le ciel. Il entend le chant des oiseaux, l'étrange cri métallique de l'alouette qui fait penser au froissement de vibrantes épées. Il s'absorbe en de plaisants souvenirs d'enfance, joue comme autrefois avec son frère et sa sœur, court à travers champs et, par ses cris, fait lever les sédentaires alouettes, s'enfonce dans l'obscure forêt et, à pas craintifs, suit le sentier à demi effacé qui mène au Rocher-aux-Fantômes et à la Caverne-de-l'Homme-mort dont il cherche à sonder le redoutable mystère. Pour la première fois, il observe que l'entrée de la caverne hantée s'entoure d'un cercle de métal. Puis tout s'évanouit, sauf ce cercle, et il se retrouve, le regard plongé dans le canon de son fusil. Mais alors que tout à l'heure celui-ci paraissait plus proche, on dirait à présent qu'il se trouve à une distance inconcevable et d'autant plus menaçante. Il crie à pleins poumons et, surpris par le son étrange de sa propre voix – l'accent de la terreur la change – il se ment à soi-même et nie l'évidence : « Si je ne chante pas, dit-il en manière d'excuse, je pourrais bien rester ici jusqu'à ma mort. »

Il ne fait plus le moindre effort pour esquiver l'œil fixe du mousquet. S'il détourne les yeux un instant, c'est pour voir s'il lui vient du secours (bien que, d'un côté et de l'autre des décombres, le terrain demeure caché) : d'ailleurs ses yeux se reportent d'eux-mêmes sur l'arme comminatoire, dociles à l’impérieuse fascination qui se dégage d’elle. S’il les ferme, c’est par épuisement et, instantanément, – prophétique menace de la balle qui peut s’élancer vers lui d’un moment à l’autre, – une douleur insupportable taraude son front. La tension des nerfs et du cerveau chez ce malheureux est trop forte ; la nature vient à son secours en le privant par intermittences de sentiment. En revenant à lui après un de ces évanouissements, il s’aperçut d’une douleur vive et brûlante à sa main droite. En remuant les doigts et en en frottant la paume de sa main, il les sentit humides et gluants. Il ne pouvait voir, mais il connaissait fort bien cette sensation ; du sang, du sang qui coulait. Dans son délire, il avait frappé du poing les fragments déchiquetés des décombres, il les avait empoignés et ses doigts s’étaient remplis d’esquilles. Il se jura de faire face à son destin avec plus de virilité, À vrai dire, Searing n’était qu’un simple soldat, un homme du commun, sans religion et doué de peu de philosophie ; il ne pouvait espérer mourir en héros, en prononçant des paroles mémorables, même si quelqu’un s’était trouvé là pour les recueillir. Mais tout au moins il pouvait mourir en brave et il décida qu’il en serait ainsi. Mais si seulement il savait quand il devait s’attendre au coup fatal !

Des rats qui probablement habitaient l’observatoire, revinrent marauder dans ses ruines. L’un d’eux grimpa sur les gravats qui maintenaient le fusil ; un autre le suivit, un autre encore. Il les considéra d’abord avec indifférence, puis avec un intérêt amical ; enfin, frappé par l’idée que ces bêtes pourraient toucher la détente, il vociféra des malédictions à leur adresse et leur ordonna de s’en aller. « Cette histoire ne vous regarde pas ! » répétait-il.

Les rats s’enfuirent. Ils allaient revenir. Ils attaqueraient son visage, rongeraient son nez, mordraient sa gorge, il le savait, mais il espérait qu’à ce moment il serait mort.

Rien ne pouvait plus distraire son regard du petit anneau de métal. Sous son front, la douleur sévissait, incessante et frénétique. Il la sentait qui, peu à peu, s’enfonçait plus profondément dans son cerveau, jusqu’à ce que, enfin, l’arrêtât le madrier qui soutenait sa tête. Elle devint alors tout à fait insoutenable. De sa main lacérée, l’homme se remit à battre les éclats de bois pour contre-balancer cette horrible souffrance. Elle semblait palpiter sous son crâne avec un rythme lent et régulier, chaque pulsation plus aiguë que la précédente : par moments il criait, croyant sentir le plomb meurtrier. Il n’accordait aucune pensée à son foyer, à sa femme ou à ses enfants, au pays ni à la gloire. Le livre du souvenir était complètement effacé. Le monde s’était dissipé sans laisser le moindre vestige. Ici, dans cet amas de solives et de planches, se concentre tout l’univers. Ici se trouve l’immortalité dans le temps, chaque douleur représente une existence interminable. Chacune des palpitations de sa fièvre dure une éternité.

Jérôme Searing, le courageux, le formidable lutteur, le guerrier fort et résolu, est aussi livide qu’un fantôme. Sa mâchoire inférieure pend ; ses yeux jaillissent hors de leurs orbites. Il tremble de tous ses membres, une sueur froide baigne son corps ; il hurle d’horreur. Il n’est pas fou : il a peur !

En tâtonnant avec sa main sanglante, voici qu’il a saisi une latte. Il la tire, elle cède. Elle repose parallèlement à son corps ; en pliant le coude autant que le lui permet le peu d’espace dont il dispose, il parvient à la déplacer de quelques pouces à la fois. Il réussit enfin à la dégager des débris qui recouvrent ses jambes, il peut la soulever du sol de toute sa longueur. Un grand espoir l'envahit : peut-être pourra-t-il la redresser derrière lui, assez pour en libérer le bout opposé et pousser avec celui-ci le fusil de côté, ou bien, si l'arme reste inébranlable, peut-être pourra-t-il disposer la lame de bois de telle façon qu'elle fasse dévier la balle. Dans ce but, il l'amène à lui avec précaution, osant à peine respirer, de crainte que cet acte ne fasse échouer son projet. Moins que jamais il ne peut détacher sa vue du fusil, qui pourrait bien s'aviser de mettre à profit l'opportunité décroissante et commettre le meurtre qu'il médite. Du moins il gagne quelque chose à l'opération : cette ébauche de défense, sur laquelle il concentre tout son esprit, lui fait oublier la douleur qui tourmentait sa tête. Il cesse de grimacer. Mais il reste profondément terrifié et ses dents claquent comme des castagnettes.

La latte cesse d'obéir à sa main. Le soldat la tire de toutes ses forces, change autant qu'il le peut la direction dans laquelle elle repose sur le sol, mais elle a rencontré un obstacle placé derrière lui et, en avant, sa pointe est encore trop éloignée pour qu'il puisse la faire passer par-dessus les débris et atteindre avec elle la gueule du fusil. La latte touche presque le corps de détente. Que Searing peut apercevoir avec son œil droit parmi les débris. Il essaie de briser la latte entre ses doigts, mais il n'a aucun point d'appui. Sa défaite décuple ses terreurs. La noire embouchure du fusil semble le menacer d'une mort imminente, en châtiment de sa révolte. Le chemin que la balle doit se frayer dans sa tête le point d'une angoisse plus intense encore. L'infortuné se remet à trembler.

Soudain, il se calme. Le tremblement s’apaise. Il serre les dents et abaisse les sourcils. Il n’a pas épuisé ses moyens de défense ; un nouveau dessein se forme dans son esprit, un autre plan de bataille. Soulevant la latte devant lui, il la pousse avec précaution à travers les décombres, le long du fusil, jusqu’à ce quelle s’appuie au corps de détente. Puis il l’en écarte lentement jusqu’à ce qu’il se soit bien rendu compte quelle est libre. Alors, les yeux fermés, il en frappe de toutes ses forces la gâchette. Nulle explosion. Le fusil s’était déchargé en échappant de ses mains lors de la chute de l’observatoire. Mais l’arme n’en fait pas moins œuvre de mort.

* * *

EN TIRAILLEURS, les Fédéraux traversent la plantation et se dirigent vers la montagne. Ils passent à gauche et à droite de l’édifice en ruines sans rien remarquer d’anormal. Leur chef, le lieutenant Adrien Searing, les suit de quelques pas. Curieusement, il scrute les décombres et aperçoit un cadavre à demi enseveli sous des planches et des madriers. La poussière le recouvre, si épaisse, que son uniforme est tout gris, comme celui des Confédérés. Le visage est d’un blanc jaunâtre ; les joues sont enfoncées, les tempes déprimées et sillonnées de rides profondes qui rétrécissent étrangement le front. Légèrement soulevée, la lèvre supérieure découvre les dents blanches, serrées à bloc. Les cheveux sont tout imprégnés d’eau, la face aussi humide que l’herbe environnante qui est couverte de rosée. De l'endroit où il se tient, l'officier ne peut voir le fusil. L'homme semble avoir été écrasé par la chute de l'édifice.

— Claqué depuis une semaine, dit brièvement le lieutenant et, distrait, il tire sa montre, comme pour vérifier son calcul.

— 6 H 40.

FIN

Disparu,
une nouvelle d'Ambrose Bierce (1842-1914),
traduite de l'anglais par M. Llona,
est parue en français dans *le Dimanche illustré*
(supplément au quotidien *l'Excelsior*),
à Paris, le 15 juillet 1923.

ISBN : 978-2-89854-342-5
© Vertiges éditeur, 2024

– 2343 e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

Lecturiels

www.lecturiels.org